

KOSOVO LE DESASTRE

A Kosovo je venais en voyage d'affaires, pour contrôler les prestataires médicaux locaux. Pour tout au tout j'ai prévu trois jours et demi, mais les deux jours ont suffi pour faire le tour des innombrables cliniques privées et inspecter à fond un hôpital central. Ainsi je disposais d'une journée pour visiter Prizren, l'ancien capital de Serbie florissant au 14ème siècle au temps du règne de roi Douchan. Sur la route je pensais découvrir les quelques monastères orthodoxes des 13-14 siècles, entre autres le monastère de Gracanica, résidence de l'évêque de Kosovo et Metohiya, Artémis.

En atterrissant à l'aéroport de Pristina, on tombe immédiatement dans la soupe très internationale. Après la guerre ethnico - civile 1998-99 entre les Albanais et les Serbes, les militaires non seulement de l'OTAN mais des endroits les plus exotiques sont arrivés au Kosovo. Au moment du contrôle des papiers d'identité le douanier local éplucha longuement mon passeport européen. Apparemment le document ne lui plaisait pas. Il réfléchit dix minutes avant d'appeler son collègue en uniforme bleu marine : « Rachid, viens ! ». Rachid arriva et sur son épaule j'ai lu « Douane de Bangladesh ». Il prit d'un geste maître mon passeport, l'effleura du regard et me le redonna en opinant d'un : « Bienvenu au Kosovo ».

Un albanais prénommé Fatmir, chauffeur guide retenu par ma compagnie, m'attendait à la sortie de l'aéroport. Auparavant l'homme exerçait comme serveur ou chauffeur de taxi. Il vivait à présent avec des gains au noir rares et hasardeux, comme beaucoup d'Albanais du Kosovo qui n'ont pas réussi à avoir un poste de policier ou travailleur en bâtiment. Nous nous sommes installés dans son vieux, mais solide Mercedes, pour aller à la capitale Pristina ; 40 minutes interminables pour parcourir les 25 Km, la 3 voies étant en état de délabrement avancé. Par intermittence dans l'autre sens, les voitures militaires passent sirènes hurlantes et gyrophares allumés, précipitant les civils sur l'accotement.

Les deux choses étonnantes au Kosovo sont : la militarisation extrême de l'environnement et l'explosion des constructions individuelles en brique rouge de taille démesurée. L'évidence des militaires, c'est d'éviter les conflits ethniques, mais comment expliquer le boum immobilier dans cette région pauvre ?

Telle était ma première question d'ordre culturel adressée à mon guide :

Le gars honnête, répondait : « Plusieurs personnes ont des proches réfugiés politiques à l'étranger... l'argent vient d'eux ! » En moi-même je trouve cela curieux ! L'argent est perçu à l'étranger, et les maisons sont construites ici ? Ceci dit, je ne suis qu'un simple observateur.

Arrivés à Pristina, nous primes la rue principale. « Elle s'appelle le boulevard de Bill Clinton » ; me précisa le guide. Quoique je pouvais le deviner tout seul ; un énorme portrait de l'ex-président surplombait un immeuble (lui qui a donné l'ordre de bombarder Belgrade et ses environs). Plus loin je remarque une boutique nommée « Hillary ». La ville possède également un supermarché « Tony Blair ». J'espère que ces personnages sont flattés par la déferlante d'honneur qui leur est accordée. En quittant le boulevard de Clinton, après avoir tourné à gauche, nous nous sommes retrouvés rapidement devant un bâtiment de 5 étages, qui ressemblait à une cantine collective soviétique, derrière laquelle se situait la fameuse Statue de la Liberté en miniature. Il s'est révélé que c'était le « Victory », autrement dit Victoire, meilleur hôtel de cette ville. Pas terrible vu de l'extérieur, à l'intérieur par contre l'hôtel apparut assez confortable, quoique avec certaines défaillances : l'air conditionné sortait bruyamment, un morceau de cuvette des toilettes manquait ; les piles étaient absentes de la télécommande et sur la moquette bordeaux de l'entrée vous pouviez distinguer une tache claire bizarre, comme de l'eau oxygénée. A 100 euros par personne cela méritait mieux, pourtant l'hôtel était complet. La plupart des clients sont des américains, heureux car choyés par tout le monde local, différemment de nous autres européens. Je me suis changé rapidement pour sortir explorer Pristina.

La ville au plan chaotique couvre plusieurs petites montagnes et ressemble à première vue à un tableau. L'envers du décor est moins reluisant, les rues sont couvertes de déchets. Les chiens errants fouillent les poubelles un peu partout, sans épargner le quartier administratif et le consulat des Etats Unis. J'ai déjà parlé de la qualité des routes. Dans les magasins, les prix des produits de consommation courante sont élevés. Sur les t-shirts, les chaussures, ils sont égaux à ce qu'on trouve en France, pourtant le chiffre d'un salaire moyen officiel est de 150 euros. Les acheteurs sont ceux qui ont la chance d'effectuer leurs services dans les organisations internationales et les missions étrangères. Une grande partie des fonctionnaires locaux se nourrit de l'aide humanitaire et financière en provenance de l'étranger. Il n'y a malheureusement rien d'extraordinaire à cela. Il existe beaucoup d'endroits où la corruption va ensemble avec les mauvaises routes. Le désastre de Kosovo est ailleurs.

J'ai demandé à mon guide de m'emmener voir l'église de Saint Nicolas, l'édifice orthodoxe au cœur de Pristina, qui date du 19 siècle. J'ai lu à propos de cette église qu'elle est connue par son iconostase en menuiserie richement taillée et ses fresques magnifiques. De loin je sentais déjà un malaise, l'édifice noirci

par le feu, la croix mise à terre, les fenêtres crevées tels des yeux vides, me mit rapidement dans l'ambiance. J'interpelle du regard mon guide Fatmir, celui-ci réagit immédiatement « C'est la guerre ! ». Je franchis le ruban jaune qui entourait l'église, sur lequel on pouvait lire en albanais, « ne pas entrer ». A l'intérieur, l'église était complètement dévastée par le feu. Il ne restait rien de l'iconostase et des fresques. Ce qui était auparavant la cour de l'église est rempli maintenant d'éclats de briques et de zinc déchiré provenant de la toiture. Au crépuscule cela prenait un air effrayant.

C'était ma première rencontre au Kosovo avec une église orthodoxe détruite. Le mot « désastre » ne m'était pas encore venu à l'esprit. Plutôt un accident, « accident de guerre », comme le laissait entendre mon guide. Je ne savais pas encore que la beauté de cette église n'avait pas été détruite par une bombe aveugle, mais par une grenade lancée par la fenêtre juste après l'office en 1999 ; la destruction a été achevée pendant le pogrom de mars 2004. Je ne savais pas non plus que cette première journée de voyage de Pristina à Prizren me révélera pas moins d'une vingtaine de chefs d'œuvre de l'architecture religieuse orthodoxe, détruite par les mains des Albanais locaux.

Un jour plus tard, je partais pour Prizren. Sur la route, à 10 Km seulement de Pristina, il existe le village de Gracanica. Il s'étale sur le Champ Kosovo, où l'armée ottomane en 1389 a vaincu les Serbes. C'est à cette époque que le joug a commencé.

Gracanica possède un monastère orthodoxe, fondé en deuxième moitié du 14ème siècle et l'église de la Dormition de la Vierge. Gracanica est une des 5 ou 6 enclaves serbes existant toujours au Kosovo. Les Serbes ont peur de sortir, car les plaques d'immatriculation de leurs voitures dévoilent leur origine et désignent les personnes à bastonner. Sur cette superficie de 2-3 Km l'euro n'a pas cours, mais le dinar serbe. La rancœur à l'encontre des Serbes du Kosovo les condamne à ne plus être recrutés. Sans travail, ils vivent de leur potager. A l'entrée du monastère, entourée d'un mur solide, je vois un 4/4 de la KFOR, armée par deux soldats danois costauds (reconnaissables par les symboles sur leurs uniformes) et une mitrailleuse de petit calibre.

Quand vous entrez dans le périmètre du monastère, le chemin vous mène directement à l'église. Son architecture est raffinée, malgré ses rajouts de verre sur le fronton, séquelles de la deuxième guerre mondiale. Une fois à l'intérieur, l'ambiance est chaleureuse. Les fresques sont en excellent état et les icônes datent des 14-16 siècles.

Mgr Artémis m'a rencontré à la réception. L'homme petit avec une longue barbe et des lunettes aux verres épais, m'a rappelé un personnage des contes pour

enfants. Notre conversation à durée plus d'une heure ; il m'a questionné longuement sur mon travail. Les 15-20 minutes consacrées au Kosovo, suffisaient pour m'imprégner de ce sentiment de catastrophe. « Le désastre, c'est le désastre » - répétait-il, en me montrant le livre sur le pogrom de mars. Une avalanche de photos d'églises ravagées, violées, des cliniques régionales détruites, maisons brûlées ou sur les murs restants on pouvait lire « tue le Serbe ». Comme les musulmans ne mangent pas de porc, de nombreux cadavres de porcins gisent sur le sol. Le cœur lourd, je quittais Mgr Artémis.

Je remarquais beaucoup de monde à l'intérieur de l'église malgré la mi-journée. Un serbe m'a aidé à convertir les prix des objets en dinars, dans la boutique de l'église. Je me suis assis pour admirer les fresques. Fasciné par l'image tremblante dans la lumière obscure des bougies, je me consolais.

Plus tard, nous avons pris la route de Ferizaj, anciennement Urosevac, débaptisé par les Albanais car au 17^e siècle les Serbes ont vaincu ici les Turcs. Le long de la route, tout est comme sur les photos du livre, les églises en ruines sont abandonnées et les maisons anéanties. Et si par miracle une église est épargnée, il y a toujours une énorme mosquée implantée pour lui faire de l'ombre. Surtout cacher la culture chrétienne, ne pas la voir.

Ulcéré, j'interroge mon guide, « Raconte-moi, mon ami Fatmir, comment tout cela a commencé ? ». Je retranscris son récit : « En 1980, Joseph Broz Tito est mort – un homme merveilleux, qui se souciait des besoins des Albanais du Kosovo. Ensuite, les Serbes ont commencé à opprimer les Albanais – il leurs prirent les meilleurs postes de travail, les places à l'enseignement supérieur.

Fin des années 80, l'Armée de libération de Kosovo apparut, un groupe des gens locaux qui ont commencé à se venger des gouverneurs serbes en ne tuant que les vrais méchants. En réponse, les Serbes ont commencé à les traiter de terroristes et l'armée serbe chassa les combattants albanais. Beaucoup périrent au combat et de nombreux furent à l'étranger. A ce moment, tous les gens honnêtes de la planète, se révoltèrent contre ce dictateur de Milosevic. Si tu voyais seulement, Vladimir, quelle était la fête ici, quand les Américains et les Anglais ont commencé les bombardements de Belgrade !

Ensuite les forces internationales sont arrivées ici et tout le monde a compris que les Albanais ne sont pas des terroristes, mais des gens normaux ».

Une semaine plus tard, un médecin de Belgrade me livrait une autre version sur le Kosovo : « Après la deuxième guerre mondiale les nombreux Serbes se sentaient découragés et heurtés par l'action de Tito. Celui-ci encouragea l'immigration massive des Albanais - de l'Albanie vers le Kosovo - surtout que les nombreux Albanais combattaient du côté de l'Allemagne nazie. Ainsi le déséquilibre ethnique se créa artificiellement, les nouveaux venus étant plus nombreux que ceux qui vivaient sur ces terres depuis la nuit des

temps... Pourtant, les Albanais du Kosovo n'ont jamais été humiliés et la langue albanaise était enseignée dans beaucoup des écoles maternelles. Après la mort de Tito, Belgrade a fait pression sur la majorité albanaise... mais sans tuer personne ! Dans les années 90, une armée bien organisée et avec beaucoup de moyens surgit du néant et provoqua les violences. Leur partie n'a jamais eu de visage politique, mais uniquement militaire. Milosevic a répliqué et les choses se sont envenimées. »

Qu'ajouter à cela ? Comme toujours, le peuple souffre à cause des politiciens véreux. Autre chose qui est étonnante... Je reviendrais sur le sujet plus tard, dans cette longue réflexion, je n'ai pas remarqué que j'étais déjà arrivé à Prizren. La ville s'étale sur une colline entourée de montagnes. Au temps du « despotisme serbe » il y avait plusieurs stations de ski ici ... deux bases militaires, turque et allemande, les remplacent maintenant.

Nous nous garons sur le rivage d'une petite rivière au courant rapide et nous rejoignons à pied le centre ville. Nous marchons vers un château fort byzantin qui a servi de fondement à cette ville au 11 siècle. C'est ici que le vrai choc m'attendait. Il ne restait PAS UNE SEULE église orthodoxe intacte dans la ville et ses environs. L'église de Christ le Sauveur du 14 siècle, en haut de la colline est incendiée et vandalisée. L'église de la Vierge aux décors raffinés est victime de sacrilèges. Sur le sol, les traces d'un feu de campeurs ; les icônes sont endommagées et l'autel éventré. Ensuite : sont brûlées et détruites de l'intérieur comme de l'extérieur, les temples de Saint Nicolas début 14 siècle, Saint Georges 16 siècle etc. etc. J'ai compté 7 églises agonisantes pendant ma promenade.

Toutes ces danses barbares ont eu lieu en 1999-2004 en présence de la KFOR passive. Par exemple, les témoins racontent comment en mars 2004 la foule peu nombreuse des Albanais s'est dirigée sur le monastère de Saints Archanges, situé sur la rivière Bistritsa, à 3 Km de Prizren. Les forces KFOR italiens leur ont gentiment fait un passage entre leur voitures blindées, qui étaient là, soit disant pour défendre l'entrée du monastère. Il n'a fallu que quelques heures aux destructeurs pour piller, brûler et raser jusqu'aux fondements de ce monastère du 15 siècle.

Prizren abrite aussi une ville morte, du nom de Podkaljaja. Depuis le début du 14 siècle ce quartier était celui des artisans. En 2004 quelques Serbes ont été tués ici et toutes les maisons brûlées. A Prizren j'ai compris pourquoi aucune carte postale n'est en vente dans les hôtels et les kiosques de Prizren. Vu ce que je venais de voir, quels pourrait en être les sujets ??! Ce ne sont pas les manigances des politiciens qui me surprennent, réfléchissais-je sur la route en revenant sur Pristina ; c'est l'approche du « politiquement correct » de la part

des organisations internationales et des média. Toute cette débauche de cris et de pleurs au sujet des réfugiés Albanais du Kosovo, qui permet maintenant à ces mêmes Albanais vivant dans des paradis lointains, de financer la construction des maisons de leur patrie. Patrie où ils préfèrent ne pas revenir pour ne pas perdre leur statut de réfugiés.

Pourquoi en mars 2004 aucun journal de l'Europe n'a écrit clairement dans ses colonnes ces mots « nettoyage ethnique des Serbes du Kosovo par les Albanais? » 4000 Serbes ont fui Kosovo pendant les faits. Il y a une partie du patrimoine mondial de l'humanité qui est en train de disparaître à jamais. Rien qu'à cette date, 47 monuments historiques ont été complètement détruits ou gravement endommagés, dont les 21 églises des 13-16 siècles. Beaucoup d'occidentaux sont-ils au courant de ces faits? Vous-même, êtes-vous au courant?

Après mon retour du Kosovo j'ai failli me fâcher avec mon meilleur ami français. Je lui montrais le livre avec les photos du désastre et lui me répondait : « Es-tu certain que les Albanais ne pouvaient éditer un livre pareil? » Certainement pas! Depuis 1912, sur toute « l'ancienne Serbie », pas un seul monument important de culte musulman n'a été détruit, selon les propos officiels du patriarcat serbe. Mais tempérons nos émotions et recourons aux statistiques « politiquement correctes ». Celles de la Conférence UNESCO au sujet de la reconstruction du patrimoine culturel du Kosovo : des 48 monuments de l'architecture orthodoxe, 39 ont été endommagés pendant la guerre 1998 -99 et les « événements du mars 2004 » dont 7 sont entièrement détruits. Des 14 monuments de l'architecture musulmane, 6 ont été endommagés en 1998-99, dont une mosquée entièrement détruite. Pour reconstruire les monuments de l'architecture orthodoxe il faudrait environ 22 millions USD. Pour reconstruire les monuments de l'architecture musulmane – environ 2,5 millions USD. Les chiffres parlent d'eux-mêmes !

On peut aussi tourner la question autrement : Pendant les siècles où le joug ottoman s'exerçait, il n'y a pas eu autant de monuments orthodoxes détruits. Depuis le déploiement des forces de la KFOR en 1999, les destructions anarchiques se multiplient. Une question pertinente s'impose : « Les forces internationales sont là pour quoi faire? » Un colonel retraité de l'armée américaine, avec qui je conversais à Prizren, m'a répondu et il avait raison de s'exprimer ainsi : « Quand même, les Albanais sont un peu gênés par la présence de la KFOR. Si demain elle s'en allait, l'apocalypse aurait lieu ». J'adhère à son point de vue, je considère pourtant que si les médias en France et les autres pays européens rapportaient un peu plus le vandalisme actuel au Kosovo, les Albanais seraient « gênés » davantage.

Cet américain, entre autres, a prononcé certaines vérités importantes et j'apprécie son franc parlé : « Premier point ; L'OTAN aujourd'hui est pro albanais et il n'est pas question pour eux de faire une pression sérieuse sur les nationalistes albanais. Deuxième point : malgré toutes les discussions au sujet de l'indépendance cette région ne possède pas d'infrastructure nécessaire pour son indépendance en tant qu'Etat. Troisième point : l'historique des Serbes et des Albanais du Kosovo n'a rien à voir avec la situation et les crimes de Milosevic en Bosnie. »

Dans ce cas, c'est à nous de faire cette pression, tous ceux qui ne restent pas indifférent à la destruction du patrimoine culturel au Kosovo. Il faut dire la vérité sur ce qui se passe – parler haut et fort et ne pas se taire.

Vladimir Alidis